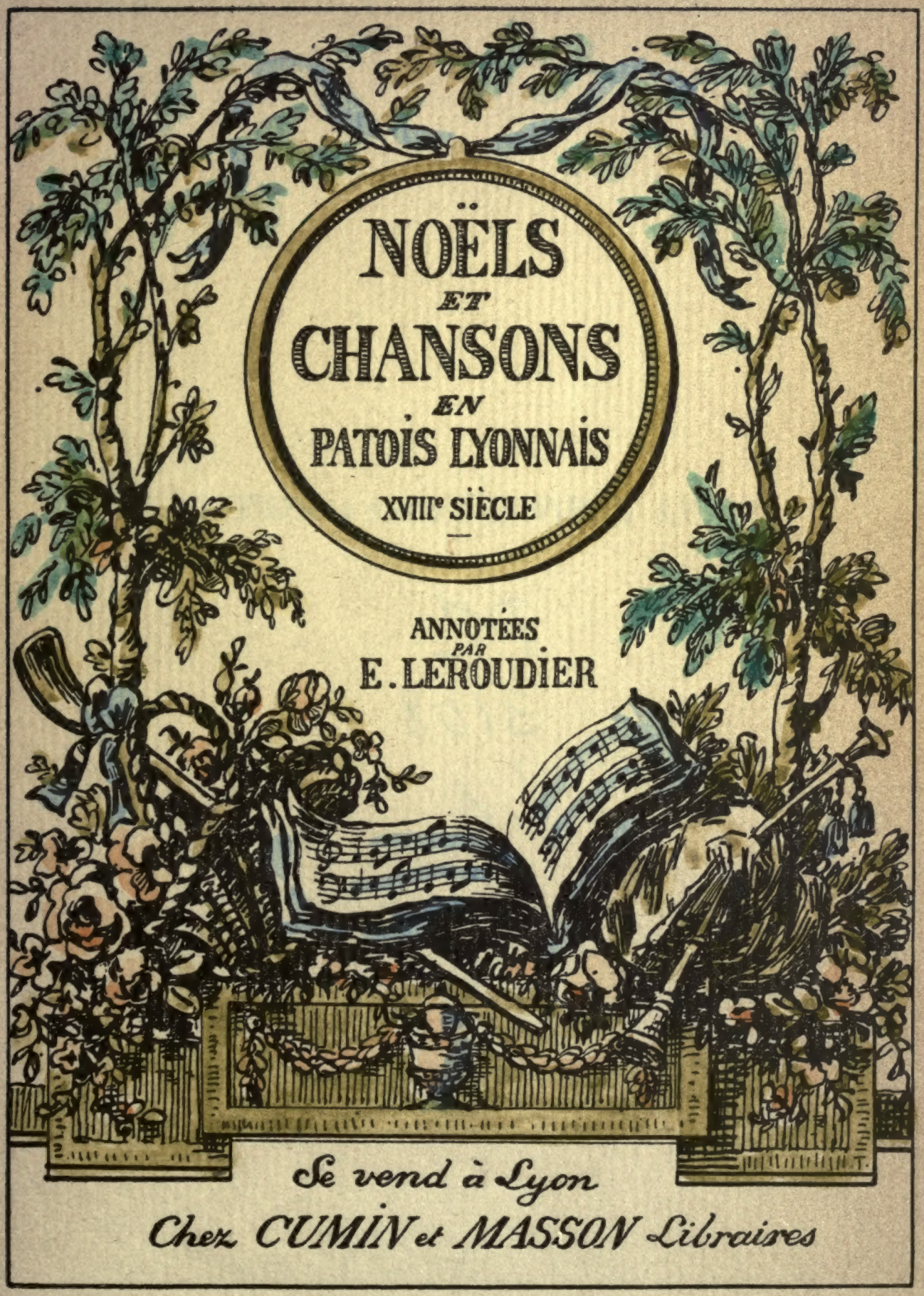
C
8108
.4

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01463483 6

26.0.6


NOËLS
ET
CHANSONS
EN
PATOIS LYONNAIS
XVIIIe SIÈCLE
ANNOTÉES
PAR
E. LEROUDIER
Se vend à Lyon
Chez CUMIN et MASSON Libraires

PC
3108
L4

COLLECTION « AMIS DU VIEUX LYON »

CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉ
A DEUX CENTS EXEMPLAIRES
NUMÉROTÉS DE I A 200,
CINQ ONT ÉTÉ RÉSERVÉS A
L'AUTEUR

EXEMPLAIRE N° 108

NOËLS ET CHANSONS

EN

PATOIS LYONNAIS

Les six planches qui illustrent cet ouvrage sont la reproduction d'une série de gravures intitulée *les Grotesques lyonnais*, qui fut publiée au début du XIXe siècle par le graveur Julien. Le texte en vers est de Maucherat de Longpré. Les types populaires qu'ils représentent étaient déjà très connus à Lyon à la fin du XVIIIe siècle, ce qui nous autorise à les faire entrer dans le cadre de cette étude.

LA MARCHANDE D'AIGUILLES

La Marchande d'Aiguilles était une pauvre vieille femme, parcourant les rues de Lyon, offrant à tous les merveilles de son éventaire : aiguilles de toutes sortes, épingles, dés, peignes, etc.

La Marchande d'Aiguilles

Air de la Pipe de tabac

Amateurs des bonnes Aiguilles,
choisissez dans mon magasin ;
pour vous et pour les jeunes filles
je chemine soir et matin.
j'ai pour toutes les ouvrieres
des aiguilles de bon acier,
et des à l'ygrec pour lingeres
ou l'anglaise habile à plier.

2

J'ai des aiguilles renforcées,
pour culotieres, pour tailleurs
et d'autres a deux trous percées
pour les ouvrages des brodeurs,
des a l'autruche pour modistes
des trois negres pour les souliers
en un mot pour tous les artistes
chefs ou maitresses d'ateliers.

3

Suivant mon ancienne méthode
je vends des dés et des étuis,
des passe-lacets à la mode,
des peignes de corne ou de buis
des épingles, aux demoiselles,
j'offre une ample provision ;
ainsi que d'autres bagatelles
utiles dans l'occasion.

Maucherat-Longpre écrivain

A Lyon chez l'auteur Place St Nizier maison du grand balcon N.° 131

F.C
6177n

E. LEROUDIER

NOËLS ET CHANSONS

EN

PATOIS LYONNAIS

du XVIIIe siècle

LYON

CUMIN ET MASSON

1918

150801
30/5/19

NOTICE
SUR LES
NOËLS ET CHANSONS
DU XVIIIe SIÈCLE
EN PATOIS LYONNAIS

Et d'abord existe-t-il un véritable patois lyonnais? Si la question peut sembler futile aux rares érudits lyonnais connaissant le langage qui se parlait couramment dans notre ville jusqu'à la fin du XVIIIe siècle et au courant des quelques travaux philologiques dont il fut le sujet, elle n'en a pas moins sa raison d'être à une époque où l'on semble considérer comme la langue de nos pères, ce jargon, intéressant,

certainement, par ses curieuses trouvailles de mots, mais sans règles ni logique, que l'on est convenu d'appeler le « parler canut ». Le grand malheur est que notre ancien patois lyonnais n'a laissé que très peu de monuments littéraires. Pourquoi notre ville, si remarquable dans les arts, les sciences, la philosophie, est-elle si pauvre en poètes et en stylistes? Je laisse à d'autres mieux informés le soin de résoudre cette question. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il s'est parlé, dans notre ville, pendant plusieurs siècles, un idiome particulier bien different de ceux dont faisaient usage les habitants de la Bresse et du Beaujolais, du Dauphiné et du Vivarais, de la plaine du Forez et des monts d'Auvergne, qui sont les provinces nous avoisinant immédiatement.

Jean Racine, après avoir passé à Lyon le jour de la Toussaint de l'an 1662, écrit d'Uzès, dans sa première lettre adressée à Jean de Lafontaine : « J'avais commencé à Lyon à ne plus entendre le langage du pays et à ne plus être intelligible moi-même ».

En réalité, cet idiome parlé à Lyon jusqu'au début du XIXe siècle constitue plus qu'un patois, car il a ses règles grammaticales nettement établies et sa phonétique propre. En principe il se rapproche de l'italien ou plutôt du dialecte milanais, qui lui-même s'écarte en beaucoup de points de la véritable langue italienne.

Nous ne nous arrêterons pas sur des considérations d'ordre purement philologique, s'écartant trop de notre sujet qui est simplement de donner un aperçu des productions poétiques en patois lyonnais au XVIIIe siècle. Notre patois, d'ailleurs, a déjà trouvé ses Vaugelas dans Onofrio et Nizier du Puitspelu, l'*Essai de glossaire* de l'un et le *Dictionnaire étymologique* de l'autre sont des preuves magistrales que le patois de nos pères était une véritable langue.

Malheureusement, ainsi que nous l'avons dit, cette langue parlée n'a laissé que très peu de documents écrits; aucun véritable monument littéraire n'en conserve le souvenir. Notre

folklore comprend surtout des actes officiels et des chants populaires. Peut-être pourrait-on trouver là un symbole de notre esprit local. Notre ville de marchands et de financiers n'a jamais beaucoup donné dans les spéculations purement intellectuelles, mais le peuple y est volontiers frondeur.

Notre patois lyonnais possède cependant une pièce d'éloquence civique que nous ne pouvons moins faire que de consigner ici, car, à défaut d'autres qualités, elle est un véritable modèle de concision.

En 1734, l'échevin Pierre Denis était à fin de mandat et devait, suivant la coutume, faire un discours d'adieu à ses collègues du Consulat; il s'exprima ainsi : « *No ne venan u mondo que per murri, no n'entran en chargi que per en sorti, Adio vo di!* » Et, en réalité, ces quelques mots ne contiennent-ils pas plus de bon sens et de saine philosophie que tant d'autres longs discours!

Jusqu'au début du règne de Louis XV, le patois lyonnais était le langage accoutumé de

toute la population de notre ville. Au début du XVIIIe siècle, il fut abandonné par la bourgeoisie, mais le peuple continua à s'en servir. C'est pourquoi notre littérature, qui comporte des œuvres de quelque importance, voire même des pièces officielles, aux XVe, XVIe et XVIIe siècles, ne comportera plus au XVIIIe siècle que des noëls et des chansons populaires, bien plus intéressants peut-être pour les détails qu'ils nous donnent sur la vie de nos pères. Nous les trouvons dans *Noëls nouveaux sur la naissance de Notre Rédempteur*, édité à Lyon, chez Revol, en 1730, dans *Fleur des Noëls nouveaux*, imprimé chez Juttet, en 1752, et dans quelques manuscrits faisant partie du fonds Coste à la bibliothèque de la Ville. Quelques érudits lyonnais : Monfalcon, Philipon et Nizier du Puitspelu en ont publié quelques-uns, que l'on peut retrouver aussi dans le Recueil de *Chansons et Noëls* de la « Collection des Bibliophiles ».

Nous n'avons pas la prétention de vouloir donner dans notre recueil la suite complète

de toutes ces pièces, dont quelques-unes sont réellement insignifiantes. Nous avons choisi celles qui nous ont paru les plus intéressantes, nous bornant, quant aux autres, à les signaler dans cette notice.

La première pièce en patois lyonnais que nous rencontrons au XVIIIe siècle est le « Noël de Jean Capon », qui est vraiment délicieux. Ce noël, qui paraît dater de l'an 1700, était très populaire à Lyon et dans les villages environnants vers le milieu du XVIIIe siècle, et il en existe un certain nombre de répliques commençant toutes par ce vers

Qu'étay donc cela novella

qui exprime si bien la curiosité étonnée à l'annonce d'un événement intéressant et imprévu. Certains couplets sont délicieux d'observation naïve et maligne à la fois. Tels sont, par exemple, le troisième couplet et surtout le cinquième, qui est certainement un merveilleux petit tableau. Le diable étant entré dans l'étable où *il ètay venu per vey*,

La mère s'epouvantave
Se rangeave dans un coin
A gran coite elle enfonçave
L'infant dans in pou de foin
L'âne a pou, le bou se gonfla
Per veni sauta dessus
Et sofflant come una ronfla
Lui foitit sa corne u cu.

La Vierge épouvantée à l'aspect du diable, se réfugiant dans un coin, enfonçant son enfant dans le foin pour le soustraire à la vue du monstre, le pauvre âne peureux, le bœuf brave comme... un taureau, soufflant comme une toupie, s'élançant sur le démon et lui fichant sa corne... dans la culotte. Il nous a été impossible de découvrir l'auteur de ce charmant Noël.

La pièce qui suit le Noël de Jean Capon est la *Chanson des Bains en Saône.* Il n'existait pas encore à Lyon au XVIIIe siècle ces bateaux-piscines qui tendent à disparaître de nos jours et que nous appelons communément des « bêches ». Nos pères se baignaient directement dans la Saône et dans le Rhône et ne

craignaient pas de plonger dans ce dernier du haut du Pont de la Guillotière, bien plus élevé qu'aujourd'hui au-dessus du niveau de l'eau, car le fleuve n'était pas alors resserré entre deux quais, mais s'étendait librement sur la rive gauche jusqu'à l'actuelle place du Pont. Pour être moins gênés dans leurs mouvements natatoires, un grand nombre de Lyonnais se baignaient absolument nus, et les mœurs de cette époque, moins prudes que les nôtres, n'y trouvaient rien à reprendre. Cependant, en 1740, messire André Perrichon, procureur du roi, faisant fonction de lieutenant de police, rendit, en date du 26 juillet, une ordonnance de police défendant, sous peine de 150 livres d'amende, de se baigner nu dans le Rhône et dans la Saône, à l'intérieur de la ville. Il y eut de nombreuses protestations et il ne fut guère tenu compte de cet arrêt, qui dut être repris maintes fois par les successeurs de Perrichon.

Le maître chirurgien Pierre Laurès, fils de Denis Laurès, syndic de la communauté des chirurgiens, connu déjà par plusieurs petits

écrits facétieux, composa, à l'occasion de l'ordonnance de Perrichon, la spirituelle *Chanson des Bains en Saône.* Ce Pierre Laurès, esprit très fin, maniant adroitement la bouffonnerie la plus outrancière, sous un apparent sang-froid, devait, quelques années plus tard, publier en 1756, sous le titre de *Supplément aux Lyonnais dignes de mémoire*, une des pièces les plus curieuses de notre littérature lyonnaise.

Le *Noël satyrique de 1741*, qui vient après la *Chanson des Bains en Saône*, est un très intéressant spécimen de la verve ironique de nos aïeux. Elle s'exerce principalement dans cette pièce sur le monde officiel et les congrégations religieuses.

Après le préambule obligatoire de l'invitation à aller voir l'Enfant-Jésus dans sa crèche, et le tableau de l'arrivée à l'étable, c'est un défilé satirique de toutes les organisations de la ville. Toutes y passent et la verve railleuse de l'auteur trouve à s'exercer sur chacune. D'abord, ce sont les Chanoines-Comtes de Lyon, qui demandent au nouveau-né la conti-

nuation de leurs privilèges, les chanoines d'Ainay qui réclament une meilleure place dans les processions, puis c'est la foule des ordres religieux, si nombreux à Lyon à cette époque : les Jacobins qui sont dans la misère pour avoir vendu leurs terrains de la rue Saint-Dominique *contra de fichu papi*, les Carmes Déchaux et les Récollets si misérables, les Augustins, les Carmes et les Cordeliers, dont l'ivrognerie est notoire, les Capucins avec une longue barbe et ses parasites. Après les ordres religieux, voici les pouvoirs civils : le maréchal de Villeroy, gouverneur de la ville, sur son cheval, les gens de justice

laissi lo passa
qui n'y a ren à s'y frotta

(laissez-les passer car on ne gagne rien à s'y frotter), le Prévôt des marchands, les échevins, les chevaliers du guet et les corps de métiers, y compris les malheureux taffetaquiers

lo pouro riclairo
y voudrant priy l'infant
de parla à lieu marchant

et les charretiers avec leurs femmes qui promettent au nouveau-né de ne plus jurer

Y prometton u petit
De ne jamais plus sacrayi

La morale, d'une triste philosophie qui est de toutes les époques se trouve dans ce couplet :

D'ou vient qu'y n'ia que lo grou
Iqui, que se montreront
Et qui fourront tant de coups
U petits qu'avançont
Et puis, quand faudra paia
Y lo saran ben trova.

D'où vient qu'il n'y a que les gros — qui se montrent ici — et qu'ils donnent tant de coups — aux petits qui s'avancent. — Puis, lorsqu'il faudra payer — ils sauront bien les trouver.

En raison de son réel intérêt et malgré sa longueur, nous donnons ce Noël tout entier.

Nous arrivons en 1744, à une des époques les plus troublées de notre histoire lyonnaise. L'année précédente, les maîtres et fabricants d'étoffes d'or, d'argent et de soie avaient obtenu

du roi qu'un nouveau règlement serait mis à l'étude pour remplacer celui de 1537, qui régissait jusqu'alors leurs rapports avec leurs ouvriers et maîtres-ouvriers et qu'ils estimaient être à leur désavantage. Le cardinal Fleury, ministre d'État, chargea le célèbre Jacques Vaucanson de se rendre à Lyon et d'y étudier l'état des manufactures, en vue de l'élaboration d'un nouveau règlement. Ce fut pour l'illustre mécanicien l'occasion de perfectionner le métier à tisser. Malheureusement, les ouvriers, qui voyaient avec peine abroger le règlement de 1737, goûtèrent peu les innovations de Vaucanson et prétendirent qu'il voulait les réduire au chômage. Peut-être Vaucanson les traita-t-il avec trop d'ironique dédain, car la légende veut que, pour se venger de quelques manifestations dirigées contre sa personne, il ait construit un automate représentant un âne tissant une étoffe façonnée. Quoi qu'il en soit, lorsqu'au mois d'août 1744, les ouvriers et maîtres-ouvriers se révoltèrent contre le nouveau règlement promulgué, ils

accusèrent Vaucanson d'avoir reçu *una patta*, c'est-à-dire d'avoir été acheté par les maîtres-marchands, et composèrent contre lui une chanson que nous insérons et qui fut la marseillaise de cette terrible émeute.

La pièce qui vient après la *Chanson des Taffetaquiers* est le *Noël du Satinaire*, une des plus intéressantes, certainement, et une des plus populaires puisque, dans notre jeunesse, nous en avons encore entendu chanter certains couplets par plusieurs vieilles personnes, non en véritable patois lyonnais, mais en langage canut. E. Philipon, le premier érudit lyonnais qui ait donné une édition de cette chanson, croit devoir l'attribuer à un certain Jean Guigoud qui vivait à la fin du XVIIIe siècle [1]. Véricel, sur un manuscrit de qui Philipon l'avait relevée, l'attribuait tout d'abord à Pierre Laurès, l'auteur des *Bains*

1. Il existait en effet à Lyon, vers la fin du XVIIIe siècle, un Guigoud Pigal, auteur dramatique, né en 1748, qui mourut en 1816. Il a laissé plusieurs pièces à tendances révolutionnaires, dont la plus connue est le *Triomphe de la raison publique*, dédiée aux sans-culottes et imprimée à Ville-Affranchie en l'an 11. Nous ne pouvons croire qu'il soit l'auteur de ce Noël.

en Saône. Nous nous rallierons plus volontiers à cette opinion ; en tout cas, nous classerons cette pièce au milieu du XVIIIe siècle. Certains couplets, en effet, portent visiblement cette date. Les détails si intéressants du costume du satinaire, la prodigalité du réveillon qui l'attend au retour de la crèche, donnent une idée de trop grande richesse pour nous reporter à la fin du règne de Louis XVI. A cette époque, la Fabrique lyonnaise de soieries traversait une crise terrible, la plupart des métiers étaient en chômage et le luxe de vêtements et de nourriture dont fait étalage notre brave satinaire n'étaient, hélas, plus de mise à l'heure où la municipalité et l'initiative privée s'ingéniaient à venir en aide, au moyen de souscriptions publiques, aux ouvriers et maîtres-ouvriers en soie, sans travail. Une autre particularité vient encore donner à cette chanson une date antérieure à 1779. La Chapelle vers les Jacobins, dans laquelle le satinaire voit son *creva do merchant et sa fuma qui fau ben la belle* ne peut être que la chapelle de l'Assomption Notre-Dame,

que la Communauté ou Corporation des Fabricants et Maîtres-marchands en étoffes de soies d'argent et d'or avait fait édifier en 1641, dans le couvent des Jacobins, et à côté de laquelle ils avaient bâti leur maison commune en 1721. Or, la chapelle et la maison furent vendus en 1779, à la suite des ordonnances de Turgot supprimant les corporations, à un sieur Vingtrinier, marchand pelletier.

Après le Noël du Satinaire, on trouvera dans le recueil un charmant petit noël, délicieux de sentiment, et intitulé le *Noël de Maty*. Il est extrait du *Recueil de Noëls nouveaux sur la naissance de Notre Seigneur*, imprimé à Lyon, chez Jean-Denis Juttet, en 1752.

Nous arrivons enfin à quatre chansons sur la paternité desquelles on ne saurait élever le moindre doute. Elles sont d'Antoine Révérony, ancien fabricant de soieries, qui mourut en 1824, directeur de la Condition des Soies. Il excellait dans les chansons en patois lyonnais, et sa verve s'exerçait volontiers sur des sujets publics.

En 1773, la princesse Marie-Thérèse de Savoie passa à Lyon, se rendant à Paris, pour y épouser le Comte d'Artois. Lyon était la première importante ville de France que l'on trouvait sur la route en venant d'Italie par la Savoie, et le roi y avait envoyé le marquis de Brancas pour recevoir la princesse. Le marquis se fit admettre dans la confrérie de Notre-Dame de Confalon. C'est à quoi il est fait allusion dans le sixième couplet de la Chanson de Révérony que nous publions sous le nom de *Chanson sur le mariage du comte d'Artois.*

Le 19 janvier 1784 eut lieu, aux Brotteaux, la première ascension en ballon que l'on ait vue à Lyon. La montgolfière contenait six personnes : Montgolfier, Pilastre du Rozier, le comte de Laurencin, le marquis de Dampierre, le comte d'Anglefort et le prince de Ligne. Le ballon, parti de la plaine des Brotteaux, à la hauteur de l'avenue de Noailles, descendit par suite d'une déchirure, quelques cents mètres plus loin, vers les Charpennes, auprès de la maison de Morand, et non point du côté de Vénissieux comme le

prétend la chanson de Révérony que l'on trouvera dans le recueil sous le nom de la *Chanson sur le Ballon des Brotteaux*.

Une des chansons de Révérony des plus intéressantes est certainement celle sur les Malheurs des Temps, qui dut être composée vers 1788. La fin du XVIIIe siècle fut une époque de grande misère pour la Fabrique lyonnaise, et partant pour la ville tout entière, car il n'existait guère à Lyon à cette époque, d'autre industrie que celle des étoffes de soie. La mode délaissait nos riches tissus de soie, et le malheureux traité d'Essen (1786), en favorisant les manufactures anglaises, avait presque anéanti les nôtres. En 1787, l'initiative de quelques généreux citoyens ouvrait une souscription publique en faveur des ouvriers en soie sans ouvrage. En 1788, près de six mille métiers étaient en chômage, et la municipalité devait subvenir à la nourriture de plus de 20.000 personnes.

Le 14 juillet 1790 fut célébrée, place Bellecour, devenue place de la Fédération, la fête de la Confédération, en mémoire de la prise de la

Bastille. Chalier avait rapporté de Paris, à cette intention, une pierre de l'ancienne Bastille qu'il faisait baiser ainsi qu'une relique. Révérony, qui manquait d'enthousiasme pour les sans-culottes, composa, à la suite de cette cérémonie, sa *Chanson sur la Bastille.*

Nous avons inséré après les quatre chansons dont Antoine Révérony est certainement l'auteur, une *Chanson sur les Mathevons,* qui doit dater des premiers jours de 1794, peu de temps après la chute de Robespierre. Il y est largement fait allusion aux malheurs que supporta Lyon lors de la répression du siège, en suite de la fuite de Précy et de son armée et de la prise de la ville par les troupes de la Convention : séquestres mis sur toutes les propriétés privées, réquisitions, inventaires simulés, etc., etc. Nous croyons pouvoir attribuer cette chanson à Antoine Révérony, dont les sentiments étaient nettement contre-révolutionnaires.

A dire vrai la *Chanson de la Couzonnaise,* qui suit celle sur les mathevons, n'est pas d'un patois lyonnais bien pur ; elle est plutôt du dia-

lecte parlé par les riverains de la Saône aux portes de Lyon. Mais elle fut pendant très longtemps si populaire dans notre ville, que nous n'avons pas hésité à la comprendre dans ce recueil. D'ailleurs, Nizier du Puitspelu lui-même lui donne asile dans ses *Fragments en patois lyonnais*. C'était la chanson des Carriers de Couzon, et on y trouve avec plaisir dans ce vers

Qué Lion chor de n'tré périré

l'idée que notre grand poète Pierre Dupont, dont la jeunesse se passa à Rochetaillée, en face de Couzon, reprendra plus tard dans son *Chant des Carriers*.

Amis, Lyon est sorti de ces pierres.

La dernière pièce que nos lecteurs trouveront dans ce volume est une *Chanson de Mai*, un de ces gracieux hymnes au printemps que des joyeuses troupes de jeunes gens et de jeunes filles, allant de porte en porte, lançaient gaiement aux échos, dans la nuit du 30 avril pour fêter le retour du joli mois de mai. Le couplet

était ordinairement chanté par une seule voix, puis le dernier vers repris en chœur par toute la troupe et quelques menues pièces de monnaies, tombant des fenêtres, récompensaient les messagers des beaux jours.

Quoique notre patois lyonnais n'ait pas laissé une littérature considérable, il existe encore un grand nombre de chansons que nous n'avons pu, faute de place, insérer dans ce recueil ; nous en donnons ici la nomenclature aussi complète qu'il nous est possible de le faire, en y joignant, pour les plus intéressantes, les couplets les plus typiques.

Dans les *Noëls nouveaux de la Naissance de notre Rédempteur*, édités à Lyon, chez Gui Revol, en 1750, se trouve un noël en patois lyonnais en forme de dialogue, entre maître Guillaume et maître Martin. Nous en relevons les deux couplets suivants :

MAITRE MARTIN

Mais à to te ne penses pas
J'an oublia lo principa

Si j'avian porta quoque ren
Pet-ètre qui la prendro ben.

MAITRE GUILLAUMO

Si comme y dion y est lo bon Diu
Je crayo qui dai être viu
Et qui y es un homo d'esprit
Pisque de ren lo monde fit.

Ce noël a été réédité par Péricaud dans les *Archives historiques du Rhône*, tome XII.

Un autre très joli Noël, quoique un peu long, et c'est la raison qui nous a empêché de le publier ici, se trouve dans une édition de la *Fleur des Noëls nouveaux*, édité sans nom ni date, mais que l'on peut croire avoir été imprimé en 1751, en raison du permis d'imprimer donné par l'autorité épiscopale en date du 6 décembre de cette année. Nous en donnons ici les premiers couplets :

Di may Claudot n'enten-te pas ?
D'où vin qu'i font tant de tracas
Den celi villageo là bas ?
Di may don ce que te t'en penses
Et ne di gin de médisance.

J'ay vu tray rays d'autro pais
Qu'arrivavont dans cety-ci
Qui venavont-y don charchi ?
Di may donc ce que te t'en penses
Et ne dit gin de médisance.

Allons trova parain Tirven
Que sat tot los noviaux du ten
Pet-être y nos u dira ben
Y nos dira ce qu'il en pense
Y ne sat gin de médisance.

Le même ouvrage comprend encore deux autres noëls en patois lyonnais, dont l'un, sans intérêt, est un dialogue entre l'ange, l'Isabeau et Gros Pierre, ces deux derniers seuls parlant patois; dont l'autre, plus curieux, met en scène deux ouvriers en soie, Guillot et Fleuri :

GUILLOT

Accote mey, comparez
Y no faut savey
Miu notron devey
Lo bon Diu no regardez
Et no puni quoque fey !

T'as ben viu l'an passa
Que loz méti an tertou ben choma
Et y es per notron péchi
Que lo bon Diu no vou farez pati.

FLEURI

J'ay lu dan la gazetta
Compare Guillot,
Je scay lo noviau :
Madame la Dauphina
A fait un enfant qu'est biau ;
Lo marchan étrangi
Vindran de loin no fairez travailli
Et celo de Lyon
Van to d'abord augmenta lo façon.

Dans un *Recueil de Noëls nouveaux*, composés Par Sr A. R., et édité par Denis-Joseph Vialon, on peut lire deux Noëls. Le premier, commençant par ces mots : « Levons nos, mon grou Colas et ne tardo guero », est assez insignifiant. Nous citerons du second le couplet suivant :

Accordon no per chanta.
De Noé a plaina teta

Afin de miu entonna
Baivon quoque gandola.
Lo Bon Diu ne defen pas
Est parai qui nos a aima
Y a fa planta la vigna
Eh ben n'en faut profita.

Dans un Noël tiré de la *Fleur des Noëls nouveaux sur la Naissance de N. S. J.-C.*, imprimé à Lyon, chez Jean-Denis Juttet, et qui est un dialogue entre l'ange, le Pasteur et Pierrette, le Pasteur fait en patois l'énumération des corps de métiers qui viendront à la crèche.

Passamenti, Taffetati
Avoi lo satinairo, etc., etc.

Enfin dans un *Recueil de Noëls nouveaux* édité à Lyon, en 1755, on trouve un dialogue entre Gros Pierre et son voisin ; nous en extrayons le couplet suivant :

Vai-tu illai sa mare
A genou prosterna
Qu'etay celi viu pare
Quo baisse ilai lo na ?
Y est Joset que je crayo

Qu'est à demi transi
Si faut ai que je le voyo
Mais que j'ayo tussi.

Pour que cette liste des œuvres connues en patois lyonnais au XVIIIe siècle soit complète, le plus possible tout au moins, nous devons signaler encore neuf couplets insignifiants, chantés par « lo bolangi, lo porta-falot, lo saveti et una buandiri » dans un à propos en vers, joué en 1744, à la Comédie de Lyon, en l'honneur de la convalescence du roi.

*
* *

Le patois lyonnais fut parlé couramment par le peuple de notre ville jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, puis il fut remplacé par ce langage riche en images que nous appelons aujourd'hui le parler canut. Nous trouvons la première manifestation de ce nouvel idiome dans deux placards populaires édités en 1795 et intitulés la *Déclaration d'amour d'un ouvrier en soie à une satinaire* et la *Réponse de la Satinaire.*

D'où peut venir cet abandon général de notre ancien patois et son remplacement par le langage canut? Il y aurait là pour nos savants linguistes un beau problème à résoudre. Quant à nous, profane, nous croyons y voir surtout la résultante de l'effort militaire de la Révolution et du premier Empire. Sous l'ancien régime, les habitants de Lyon n'étaient point astreints aux servitudes militaires, et les ouvriers lyonnais, tisseurs pour la plupart, quittaient peu leur ville natale, ne pouvant guère compter vivre de leur métier en dehors de la Fabrique lyonnaise. Sédentaires par goût et par nécessité, ils conservaient pur et sans déformation le dialecte de leurs pères. Pendant la Révolution et sous l'Empire, ils durent passer aux armées. Ils y coudoyèrent des Français d'autres provinces, parlant des patois différents des leurs; leur langue s'enrichit de mots nouveaux, mais perd de son originalité. D'autre part, la Fabrique lyonnaise a vu diminuer son hégémonie parmi les corps de métiers de la Ville. D'autres industries, d'autres commerces se sont installés

à Lyon. Les ouvriers tisseurs, les canuts, ne forment plus qu'une corporation parmi d'autres corporations. Mais elle reste néanmoins une communauté très fermée, dont les membres, de mêmes goûts et mœurs, vivent dans les mêmes quartiers : la Croix-Rousse, Saint-Just et Saint-Georges. Ils conservent entre eux une langue spéciale, enrichie surtout de termes professionnels, et c'est là le langage canut.

Cet idiome nouveau formera bientôt sa littérature particulière, dont les chefs-d'œuvre sont les chansons de L.-G. Blanc dit Tampia, les *Lettres à mon cousin Greppo*, et les boutades rimées de l'avocat Pérouse, un certain nombre de pièces du répertoire classique de Guignol (*les Frères Coq*, *le Déménagement*, etc.) et du répertoire moderne (*le Sarsifi pètafiné* de G. Mas, et *les Tribulations de Duroquet*). Il possédera ses journaux (*la Marionnette*, le *Journal de Guignol*), ses dictionnaires (le *Littré de la Grand'Côte*, de Puitspelu et le *Glossaire des gones de Lyon*, de l'abbé Vachet). Il aura même son Académie, l'Académie du Gourguillon.

Malheureusement, cet idiome n'est plus le patois aux règles définies que nous retrouvons identiques dans les chansons de Benoît du Troncy au XVIe siècle et dans celles de Révérony à la fin du XVIIIe. Ce n'est plus qu'une déformation de la langue française, déformation qui, s'accentuant tous les jours, en arrive à ce galimatias que nous voyons parfois aujourd'hui usurper frauduleusement le nom de langage canut.

Onofrio, Nizier du Puitspelu, tous ceux qui furent les gardiens vigilants de notre folklore ont essayé de réagir contre ce mouvement de décadence. Puissent leurs efforts être continués et couronnés de succès. Puissent les auteurs lyonnais réapprendre à nouveau notre idiome local et se persuader que les déformations systématiques des mots français, si bizarres et pittoresques soient-elles, ne constituent pas à elles seules la caractéristique de notre vieux patois lyonnais, ni même celle de notre si intéressant langage canut.

E. L.

LE PÈRE THOMAS

Le père Thomas était un musicien ambulant, qui parcourait tous les quartiers de la ville, en chantant les refrains populaires qu'il accompagnait des crincrins d'un méchant violon. Le Père Thomas vécut très vieux. Il était un ami de Mourguet, le créateur du Théâtre de Guignol, et il lui servit de modèle pour son type si truculent de Gnafron.

Déposé à la direction générale de l'Imprimerie

LE NOËL DE MAITRE JEAN CAPON

1700?

(Ce Noël, extrait de la *Fleur des Noëls nouveaux*, s. l. n. d., portant permis d'imprimer à Lyon, en 1757, a été reproduit dans les *Archives historiques de Lyon* et dans la « Collection des Bibliophiles lyonnais »).

Qu'étay don cela novella
Que dit maitre Jean Capon?
Etay vray qu'una pucella
Vin d'acuchi d'un popon?
Que tot lo mondo s'apreta
Per vey le novio venu :
Nos en seran de la féta,
Dussian nos alla pi nu.

Qu'étay don celo grans home
Que son biau commo de ray ?
Il an tous tray de corone;
Y en a un qui est tot nay.
Grou Guillot, pren ta musetta
Et tay ton obois, Michi :
Nos danseran à la feta;
J'ay mon tambor per tochi.

Saint Joset prit so lunettes
Per avisa qui étet.
Y cherchi des alumettes
Per attisy son cruzet;
Mais la biza que sofflave
Per mais de trenta golets,
Chaque fay que se baissave,
Faisave cheyi son bonet.

Lo guiable enter[illegible] la feta,
Y est venu p[illegible] y,
S'en alla fo[illegible]
Per un trou [illegible] y.
Saint Joset prit sa ve[illegible]opa,
Ly foitit una vertiolla;
Il en a yu, la charopa,
Lo grouin tot écarmailla.

La mare s'épouvantave,
Se rangeave dans un coin ;
A gran coite elle enfonçave
L'infant dins un pou de foin :
L'ano a pou, lo bou se gonfla
Per veni sauta dessus,
E sofflant comm'una ronfla
Ly foitit sa corne u cu.

Lo guiablo ben en colera
Se veyant traita ainsy
Va ronflant per la charira
Comm'un fouet de charety,
E veyant ben qui n'avave
Gin d'endret per se logi,
Y trovit una boutasse
Y s'y alla dandogli.

CHANSON SUR LES BAINS EN SAONE

1740

(Cette chanson a été reproduite dans la réimpression, publiée en 1838, de l'*Entrée magnifique de Bacchus avec Dimanche grasse sa femme, faicte en la ville de Lyon le 14 febvrier 1627*.)

AIR : *Monsieur le Prévot des marchands,*
Ma foi, vous vous moquez des gens.

Ah! que fera chaud ojordi!
Que fera bon après midi
Se jeta la téte premire
De dessus l'arcade du pont,
Et montra à la batelire
A le renversa lo popon!

Je son cinquanta charboni :
Si je chion, y'est tot por li.
L'iau no raffraiche e no decrasse.
La pesta creva lo rogniu;
Je lavons notre tisonasse;
Y na qu'à se buchi los yu.

Crey mi, ne va pas te bagni,
Ma foi, y nia rien à gagni.
Que guiable vou-tu que je gagne?
Perrichon y a defendu!
Si ne vou pas que je me bagne,
Qui vienne me lichi le Q.

Il a mai d'aime que n'est grand :
Le guiablo le chia en volant.
Y va faire una bella prise :
La culotte il emportera.
Je ne s'en iran sans chemise :
Qui l'ara biau, lo montrera.

JULIEN, DIT MIRABEAU

J. B^te^ JULIEN, dit MIRABEAU, était un pauvre dévoyé qui gagnait, en cirant les bottes de ses compatriotes, juste assez pour soutenir une belle réputation d'ivrogne dont il était fier.

Il professait une douce philosophie et un certain scepticisme ainsi qu'en témoignent les couplets accompagnant son portrait.

J.B.r Julien, dit MIRABEAU

Ancien Militaire de marine a Toulon.
Naquit à Lyon et y mourut agé de 60 ans, le 20 Octobre, 1811.

Air: çà n'se peut pas

En toubieux on m'appelle ivrogne
je traine pourtant un grand nom:
si je porte une rouge trogne,
elle désigne un bon luron.
le long du jour sans être utile
souvent je ne puis faire un pas:
ah! qu'il est de gens dans la ville.
qui sans moi ne brulleraient pas

Mon lit est contre une muraille:
une pierre fait mon chevet;
je dors aussi bien sur la paille
qu'un financier sur le duvet.
au point du jour sans peine aucune.
je me leve tout habillé;
je porte avec moi ma fortune.
et n'ai pas peur d'être volé.

Ô vous grands dont le sort se joue,
sur la scène de l'univers,
comme vous quoique dans la boue,
j'éssuie ici bas des revers.
heureusement pour mes ribottes,
ces revers sont d'un grand secours:
car ce n'est qu'à propos de bottes,
que je m'enivre tous les jours.

Je voudrois comme Diogene
avoir pour retraite un tonneau.
car ce n'est jamais qu'avec peine
que sur moi je sens tomber l'eau.
mon pot, mon pinceau, ma sélette,
en trois mots voila mon trésor;
et le bouchon d'une quinguette
vous indique mon coffre-fort.

Déposé à la Biblioth.que

Dessiné et gravé par Julien

A Lyon chez Mutew place S. Nizier maison du grand balcon au 4.e N.o 131

LE NOËL SATIRIQUE DE 1741

(Ce Noël existe en manuscrit, portant la date de 1741, à la Bibliothèque de la Ville, sous le numéro 17332 du Fonds Coste. Il a été réédité, en 1846, dans le volume des *Facéties lyonnaises* de la « Collection des Bibliophiles lyonnais ». Nizier du Puitspelu le fit paraître à nouveau, en 1882, dans une brochure tirée à cent exemplaires intitulée *Un Noël satirique en patois lyonnais*. Il semble bien que, suivant l'opinion de Puitspelu, ce Noël soit antérieur à 1741 et remonte au moins à 1725).

Meigna, veni a tropa
A cela bella fèta,
In enfant qu'est novio-na
Qu'a ben bonna têta
Y nos a pris à la gola
De la geula de rapina

Et lon, lan la, la relilenla
Et lon, lan la, lerire.

Ay no faut donc ben rengi
Tretous d'una tyre
Allons vito, les amis
Que n'y a pas à rire
De votra via vo n'avi viu
Un si gros petit monsiu !
Et lon, lan la, etc.

Copa donc, s'y a moyen,
Gagnons la dressyre :
Diable, soveny vo bien
De l'appela Sire !
Puis en près, cria bien fort
Te rogamus audi nos !
Et lon, lan la, etc.

Ma fay. Je cray que j'y sons
Totore à la porta.
Je vayo lo viu patron
Qu'est apres sa sopa
Y la fat bien mittona
Mais n'est pas per notron na
Et lon, lan la, etc.

Qu'étay celi charbony
Qu'avize la mare
Et l'autro qu'est per derry
Cely qui dion son pare
Et l'autro qu'est per devant
Qu'empoisonne avoy d'encens
Et lon, lan la, etc.

Vay tu pas qu'i est de ray
Du fin fond du mondo
Arrivas d'hier u sai
A causa d'un songo
L'étaila los a conduit
Tot mondamen a mynuit
Et lon, lan la, etc.

Forts enfans, n'ayons pas pou
Entrons tôt de fila
Per entendre de tertou
Chacun lieu divisa ;
Ne manquons pas notron coup,
Flanquons-nou derri lo bou
Et lon, lan la, etc.

Vay-tu lo pauvre petit ?
Mon Diu, qu'il est drôlo

Sa mare que l'echaudit
Avouayque son soflo :
Lo pare, tot éboli
Gongue à l'âne un coup de pi!
Et lon, lan la, etc.

Et lo bou, avouay sa quat
Qu'étay qui tortille?
Te devrias ben ly donna
Un coup de caliche!
Y n'est, mon âma, pas sot?
Sons, n'ay Diu, tomba melô!
Et lon, lan la, etc.

Vey, qui aret un bio moyen
D'avay noutra grâce :
Ne te sovin-tu pas bien
De noutra bella farce?
Surtout de la vilaine action,
Quand je manquiron Marion?
Et lon, lan la, etc.

Quaisi-vo, si vo voly!
Que vaicia lo conto ;
Y sont lo biaux fins promis
Avouay tot lieu mondo

Saint-Just, Saint-Paul que le suit
Et lo crota de Saint-Nezy.
Et lon, lan la, etc.

Grand Roy, nous vous demandons
Avec soupplesse
La continuation
De nos privilèges
Contre messieurs de Lyon
Surtout quand nous batirons
Et lon, lan la, etc.

Le novio noble d'Ainay
Porton lieu bandire
Y venon tot d'un cœur gay
En sonnant : arrire!
U premi coup de sifflet
Il en d'abord étagnet
Et lon, lan la, etc.

Grand Dieu, nous vous demandons
Une petite grâce :
Que dans les processions
Nous ayons notre place,
Car nous sommes bien dolents
De ne point avoir devant
Et lon, lan la, etc.

Vaiquia ben los Innocens
De vers la Plattire
Hélas ! qu'ils sont bonnes gens !
Y sant ren dire ;
Y sont tos à maitia fous
Baillont de liards per de sous
Et lon, lan la, etc.

Lo carmo font-ils pas bien.
Dedin lieu cuisina,
De baire fort et souvent
En bon père Hélia ?
Et puis quand ai faut moda
Y ne saut per ou passa.
Et lon, lan la, etc.

Los Augustins, lieu veusins
N'en font pas de mêmo :
Y s'y prenon de matin
Per baire a lieu aiso,
Et per marchi bien sodin
Ils en fait jamba de vin.
Et lon, lan la, etc.

Qu'étay don celos ouvri ?
Ayet lo Minimo !

Pesta! queu gaille-freti
Per de bigro à l'huilo
Y l'en fouaytta lo motardi!
Patre Day nos u a dit!
Et lon, lan la, etc.

Y volon pertant parla
A la bonne mare :
Que l'y volon-t-y donna?
Renucle, biau frare!
De bon huilo d'Aramon
Per li faire de grobon.
Et lon, lan la, etc.

Les Antonins venon bien
Portant de menuise
Que ne lieu couton pas ren
Utor de l'églisa
Saint-Antoino, lieu patron
Lieu engraisse de caïon.
Et lon, lan la, etc.

Saint-Irénée, vint, bien sor,
Avouayquè sa trogna
Saint-Joset la fuit d'abord
Quand ben que n'en boda

Et puis lo povro Carmo
Que lieu fait lo pi de vio.
Et lon, lan la, etc.

Je n'avian pas encor viu
Lo père Lasare
Y baissont tretou los yu
N'y a pas un que parle.
Avisa lo bon Joset
Comme y lorgne lieu mochet !
Et lon, lan la, etc.

Tay ! véqui lo Jacopins
Avouayque lieu ronfle,
Ils en pou, per lo certain
Que la mare gronde
D'avay vendu lieu payi
Contra de fichu papi
Et lon, lan la, etc.

Grand Diu, faite-lo payi
Qu'y n'en an bien fauta !
Si vo vaya lieu chini
Qui lieu sert de caborna
Y z'y sont tot en un cuchon
Et n'y van qu'à cacaboson
Et lon, lan la, etc.

Tay! encore lo Cordeli!
A y est l'Observance.
Jésus, Maria, queu gosi!
O queu groussa pance!
Il ent, ma fey, tant soula
Qu'ils ne povont plus jappa.
Et lon, lan la, etc.

Los Recollets sont iqui,
Tretous en bon ordre;
Ils en de biau rateli
Ne cherchont qu'a mordre.
Que lieu barret à dina
Los faret pas ren plura!
Et lon, lan la, etc.

Los Joly Feuillan to blan
Lieu barba bien faita,
An présenta à l'enfan
Deux bonnes requestes :
L'une per los enrichi
Et l'autre per los chossi.
Et lon, lan la, etc.

Qu'étay donc celos iqui!
Y sont en chemise!

Je los connaisso d'ici :
Y est lo Genevivo !
Ils ont bailla la pala u cu
U chanoino qu'etian viu !
Et lon, lan la, etc.

Y n'en reste un prou malin
Que s'appelle Antoine ;
Il est ben aussi mutin
Que celo grou moino.
Y ne vou pas vesina
Pour lo ben faire bailla !
Et lon, lan la, etc.

Vaiquia ben lo Capucin
Avouy lieu gran barba
Y sont, mon ama, cent vingt
Sen conta lo frare
Que son resta en arri,
U solei, per se puilli.
Et lon, lan la, etc.

Los pares Camelots
De la Guillotire
Dion qui sont lou grans amy
De notron biau sire,

Raport à la dame du coin
Qu'il en prit en Bichevelin
Et lon, lan la, etc.

Et los Augustins déchô
De la bonna Croix-Rossa,
Sont de ben jolis mognô
Per manqua la nossa !
Il en bu de bon pinoy
Per cria : Vive le Roy !
Et lon, lan la, etc.

Lo Carmo déchô, to bon
Qu'en ben prou misère
Demandon vito u popon
Si n'y a rien de reste.
Lo bon Joseiph dit que non
Et cache vito lo grobon.
Et lon, lan la, etc.

Que diran-no don de bon
De lo Trinitairo
Toujours avouay de grands fonds
Vant cheu lo corsairo;
Puis fau peta lieu rancon
Qui n'en vaut diablement long.
Et lon, lan la, etc.

Et lo bon père Chartru
An-ti perdu la têta
De n'être pas à pi nu
A cella bella fêta !
Mais lieu pare Saint-Brugnô
Vou qui n'aillan qu'à chiviô.
Et lon, lan la, etc.

Y l'en ben, si vos voli
Fait quoque largesse ;
A cou seur, que lo peti
Connay lieu finesse.
Y sont de bon fenian
Que dormon huit may de l'an.
Et lon, lan la, etc.

Les Célestins van bien plan
Mais y est sen malice ;
Y sen occupa to l'an
Dedin lieu bâtisse ;
Et puis tot lo samedy
200 ovris a payi.
Et lon, lan la, etc.

Le plus bio est en dior.
A ce qu'on vou dire

On crai qui n'est pas pro fort :
Y laissont tot dire.
Qu'y payant solamen bien
Cela qui sourron deden.
Et lon, lan la, etc.

Tay ! notron bon marichau
Qu'a ben bonna mina,
Dessu son petit chiviau
Avouay son oussina,
Le petit Jésus n'en ri
Et so laissia baisi lo pi.
Et lon, lan la, etc.

Qu'étay donc celo grou gra ?
Eh ! y est la justice
Ils an lo gosi pava
Ne vivont que d'épice.
Hélas, laissi-los passa
Qu'n'y a ren à s'y frotta.
Et lon, lan la, etc.

Ils en utor de leuri
Qu'en mauvaisa cara.
Y m'ant l'air, se m'et avi
D'alla a font de cala.

Y n'oblion pas lo tort
De lieu pare Bella-Cor.
Et lon, lan la, etc.

O queu tropa de corbiau !
Ah y est los Jésuisto.
La sala sorta d'isio !
Per los Jansénisto
Y ne cherchont que sa bichi
Per devant et per derri.
Et lon, lan la, etc.

Si portant y tenon bon
Dedens lieu misère
L'écritto de lieu maison
Les tire d'affaire
Un *santi Jesu sacrum*
N'est-t-y pas un biau vayon
Et lon, lan la, etc.

Assa, sont-y tos passa
Los prêtro d'église ?
Prions joliamen to bas
Que Dieu lo bénisse,
Per que puissian s'accorda
Una fay sen se morgua.
Et lon, lan la, etc.

D'où vient qu'y n'ia que los grou
Iqui que se montront
Et qui fourront tant de coups
U petit qu'avançon ?
Et puis, quand faudra pona
Y los saran bien trova.
Et lon, lan la, etc.

Tretou los arts de méty
Coron per tot vaire,
Sortout lo taffetaqui,
Lo pouro riclaire !
Y vodrant priy l'enfant
De parla à lieu marchant.
Et lon, lan la, etc.

Notron Prévot des Marchans
Amaine bonbance
Et per folata l'enfan,
Y vou que l'on dence!
Vaiquia los arquebusi
Qu'amenont lo menetri.
Et lon, lan la, etc.

Los échevins, grou marchands
De la loge du Change,
Volon, utor de l'enfant

Densi tos un branlo
Dumaine et lo deux Tanliards
Lieu fan faire un bel écart.
Et lon, lan la, etc.

Et los chenapan du guet,
Qu'amon tant la luna,
Mettirant 200 poches à sec
Sen en manqua una.
Si vo n'avi pas lo sou
Gara lo bouayttere-caillou !
Et lon, lan la, etc.

Colombi, lieu offici
Est ben so los armes,
Los trois sergen per derri
A ! le bonnes âmes !
D'abord qui serant là ba
Lo diablo va bien bafrâ !
Et lon, lan la, etc.

Queu grand diablo de soudar
De la part d'Hérode ?
Té ! n'éto guère manqua
Y sont de la Porta !
Venont-y no massacra

Repilli et revolla ?
Et lon, lan la, etc.

Queu tropa de cartochins !
Non, je me raviso :
Ce sont los misse-pepiens ;
L'u connaisso u suisso
Ils an la livra du Ray ;
Briquet Nesmo estay avay.
Et lon, lan la, etc.

D'ou parvin qu'ils an prenu
Tos la serra-fila
Et qui sont si orguillu,
Quand y sont en villa ?
C'est qui san que lo popon
A fait baissi los ation.
Et lon, lan la, etc.

Avissa le palessi,
Avouay ue Delormo,
Ah ! si n'étave que gris
Y serait prou drôlo !
Y n'est ren gri ni ren sou
Il apporte de pet de lou.
Et lon, lan la, etc.

Moche lo gagne-deni
De tote le bende :
« Van-no, dion-t-y u petit
Y'en ben noutre seingle. »
La Doana fait banda à part
Avouay lo biclo Moyard.
Et lon, lan là, etc.

Los vai-tu, lo charreti
A le quatre pointe !
Lieu fames sont per derri
Et le bonne lingue.
Y prometton u petit
De ne jamais plu sacrayi
Et lon, lan la, etc.

Eh ça eyet ben tentou tem
Que l'Enfant repose
Crayi-me allons-nos en
Tirons, notre chosse.
Baison so poure paton
Prenant sa benedixion.
Et lon, lan la, la relilenla
Et lon, lan la, lerire.

CHANSON DES TAFFETAQUIERS

Lors de la Révolte de 1744.

1744

(Cette chanson a été reproduite dans *Vau canson à Lyon*, publié par Gonon, en 1844, ainsi que dans la « Collection des Bibliophiles lyonnais » (1846), dans *l'Ouvrier en soie*, de Justin Godart, et dans *la Fabrique de Soierie* de A. Bleton.)

A-tu vu passa per iqui?
Lo posu de papi,
Que mêt de grands pancardes
Den tot los carreforts.
Ce sont nos maîtres-gardes,
Que ne joïont le tort.

Va lire dens los coins,
Grou Baboin,
Va lire dens los coins,
Los biaux arrêts de merda

Que faut fero cassa,
Donnons-nos bien de garda
De los laissy passa.

Y n'en arant menty
Par depit,
Y n'en arant menty,
Corrons tertous en lice
Chez noutron commandant
Que fait bonna justice
U petits, comme u grands.

Un certain Vocanson
Grand garçon
Un certain Vocanson,
A reçu una patta,
De los maîtres-marchands ;
Gara, gara la gratta
S'y tombe entre nos mans

Y fat chia los canards
Los canards,
Y fat chia los canards
E la marionnetta
Lo plaisant Joquinet.
Si sort ses braies netta
Qu'on me le cope net.

Allons chez Montessuy
Ujord'hui,
Allons chez Montessuy :
Ma fay s'y nos échappe
Le bogre sera fin;
Lo faut mettre en éclappe
Faisons en putafin.

Il a un grou groin long,
Ratapon,
Percia de petits plombs :
Ha ! y est un vilain traitre
Qu'a fait los plus grous ma ;
Si tou qu'y va paraitre
Y faudra l'assomma.

Il a ficha lo camp
Rataplan
Il a ficha lo camp.
Prions Diu per fortuna
Que quoque bon gaillard
Venne trouva sa fuma
Per lo faire cornard.

Je faisons carrillon
Den Lyon

Je faisons carrillon :
Tot ce que no fait rire,
Los magistrats sont fous.
Y n'ozons ren no dire
Je los fan chia de pou.

LE MARCHAND D'ENCRE

Le Marchand d'Encre était un grand gaillard de belle allure parcourant les rues de la ville, son petit tonneau sur le dos et la pipe aux dents.

Ainsi que son collègue Mirabeau le cireur de bottes, le marchand d'encre était un fervent disciple de Bacchus.

Air du Curé de Pomponne

Quoique je n'écrive jamais.
écrire est l'art que j'aime;
sans cet art là je risquerois
de faire un long carême.
comme j'aime, vieux ou nouveau
le doux jus de la treille,
lorsque je vuide mon tonneau,
je remplis ma bouteille.

En trottant du matin au soir
on peut m'entendre dire,
tendres amans, c'est un devoir,
n'oubliez pas d'écrire.
vos maîtresses qu'un mot flatteur
peut tromper et séduire,
vous oublîront, si par malheur
vous oubliez d'écrire.

Huissiers, Procureurs, braves gens,
que nourit la justice,
de plaindre vos heureux clients
on vous fait l'injustice;
allez toujours votre chemin,
quoique l'on puisse dire;
pour le bien de votre prochain
n'oubliez pas d'écrire.

Je crois qu'un malheureux destin
a sur moi jeté l'ancre,
car bien souvent je crie en vain
voici le marchand d'encre.
mais à remplir les encriers
je ne pourrois suffire,
si les fournisseurs, les banquiers
n'oublioient pas d'écrire.

Je sais faire distinction
de ce que je débite,
je vends l'encre double au fripon
au fourbe, à l'hipocrite,
l'encre qui jeaunit je le vend
aux pères de famille;
mais je n'ai vendu de longtems
de l'encre simple aux filles

J'aime le vin c'est là dit-on
que mon bonheur reside;
mais comment vider un flacon,
lorsque ma bourse est vide.
ah! quand mon tonneau reste plein
jugez de mon martyre,
mais pour changer mon encre en vin
n'oubliez pas d'écrire.

Déposé à la Biblioth.que

Dessiné et gravé par Julien

A Lyon chez l'Auteur Place S.t Nizier Maison du grand balcon N.° 131

NOËL DU SATINAIRE

1750 ?

(Le *Noël du Satinaire* provient des manuscrits de Cochard, érudit lyonnais, qui mourut en 1834, à Sainte-Colombe; il a été reproduit par Philipon dans *Lyon-Revue*, 6e année, nouvelle série.)

Je pinsavo mo cotaire
Quand la minay a sonna,
Com'in bravo satinaire
Ayen fini ma jorna,
Quand Michi, notron aprinti,
Sauti n'a bas de son méti,
Coran come in ecervela,
Laissi son corse a marqua.

Je li disi : « Nicodaimo
Ou étay don que te va ! »

« Je vouai uvri la liquairna
Per vair ce qu'i dion là bas.
Acota don maître Dufor
Acota si vo n'aite sor,
Y dion que var los Jacobins
Y a in infan tot divin. »

« Y dion que c'est lo Messie
Qu'est venu per no sauva,
Et que la Vierge Marie,
Cela nuit l'a infanta. »
« J'y creye prou, Dufor y dit,
Car i ne vodrai pas manti ;
Dufor e un homme de bien,
Ce qu'i dit, il u sa bien ».

Fuma, n'ai-ce tu pas preta,
Lo dari co va sonna
Bella dessu ta cornetta
Ta coiffi de taffeta ;
Demande vaire à la Finchon
Où elle a beta mon minchon.
Barnadine qu'as-tu fait
De la clia de mon buffait ?

Bailla mon habit canella,
Ma cravata decambrin

Et ma chemise a dintella
Me solas do maroquin.
Te prendras din celi carton
Ma parruqua a trés talon
E puis te vargetera
Mon joli chapiau broda.

Lioda bete in etuffaie
Cela cova de muton
Fais in sorte qu'alle saie
Cuita quand je reviendron
Puis te bettra l'os de china
Que sera per noutron dina.
Te prendra cheu lo bolangi,
In grou pin blan à l'ani.

(*Le satinaire et sa femme arrivent aux Jacobins.*)

Vai-tu din cela chapella,
Noutron creva de marchan,
Sa fuma fai bian la bella
U milieu de celi ban.
Ne dion gin ma du prochin
Notre marchan e prou bon chin
Du moin si nous payo ma
Y no laisso pas choma.

LE NOËL DE MATY

1751?

(Ce Noël est extrait du *Recueil de Noëls nouveaux sur la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ,* imprimé à Lyon, en 1752, par Jean-Denis Juttet; il fut réédité par Philipon dans *Lyon Revue,* 6e année, nouvelle série).

Maty, réveillez-vous Maty
Metti la testa à la fenestra
Y a gran bru dans lo quarti
Levi vo per vey (*bis*)
Ce qui pou etra.

Quey! vos a moda si matin!
Vos ne craigni po l'oura fraicha;
Ay dion qu'en l'étable à Martin
Diu nos est nacquis (*bis*)
Den una crécha.

A queu brut! Tu ne mens pas,
Je pensave que tu voulais rira;

Allons-y vito de celo pas !
Comme e tant de monde (*bis*)
Per le charrira !

Diu sai sayen et mai deden
Y est don vo qu'êtes sa mara ?
Joïe in branlo si vo pla
Y accuragera (*bis*)
Sa pouvra mare.

Dame que lui donny à teta,
Dites no qu'il est venu faira,
Es-ty venu per no racheta ?
Cely pouvre enfant : (*bis*)
Y aura affaira.

A qu'y est joli cet enfan,
Y ressemble una genty image ;
Encore un branle s'y vo pla,
Y desennoyera (*bis*)
Sa pouvra mare.

CHANSON
SUR LE MARIAGE DU COMTE D'ARTOIS
1773

(Cette chanson a été reproduite, en 1846, dans la « Collection des Bibliophiles lyonnais »).

AIR du *Noël de maître Jean Capon.*

Qu'étai don celi vacarme
Que met le monde en couéti ?
Y disons qu'on prin los armes
Deman din tui lo quarti :
Y e don quoque grande faite
Per lo maîtres-taftatis
Que los gins lo plus honnaites
Devont quitta lu métis.

L'otro jor que j'accotave
Per lo trou de la paret,
Notron grou merchant disave
Que bientot l'on chomerait.
Qu'arrivave una gran dama

Du couta de Chambéry,
Que devave être la féma
D'un grou monsieur de Paris.

Y e parque los maîtres gardes
Disian à tui los ouvris,
Que quand y serian de garde
Ils 'eussian de biaux habits.
J'avons vu celî du maitre
Qu'est bleu comm'un paradis
U terriaux il va paraitre
Plus fiar qu'in arquebusi.

Per honora sa venua
Le cura de san Nezi
Du quarti de la gran rua
L'Etendard nouve a beni
Comm' y feran l'exercice
Lo souda, lo capora,
Car n'est gin que ne bénisse
Cella que l'etrennera.

Tertui lo messiu de ville
Sur le pont van s'in alla
Avouai lo clia de la ville
Que devont ly présinta.
Y povons in assurance

L'y baillé nos cœurs ussi
Ma fi, je l'aimons d'avance
Tot comm' mossieur son mari,

Per alla u devant d'elle
Notron bon Rey a chusi
Parmi se sujet fidèle
Monsiu Brancas son ami,
Y e don un bien brave homme
Qu'ils l'an reçu pénitent,
De celo que quant on chome
Vo baillon tojor de pan.

Y van brula d'artifice.
Per lo rey et sos efants
Que tot nos vœux s'accomplissent
Per de gins ussi charmants.
Et pui vive la comtesse,
Lou Rey, lo comte d'Artois,
Que Diu conserve sans cesse
Per no de si bons bourgeois.

LE PAUVRE MICHEL

Ce pauvre diable, dont l'intelligence avait sombré à la suite de nombreux chagrins, errait dans les rues de la ville, chantant quelques refrains et demandant l'aumône. Il avait dû abandonner son métier de rubannier. D'un naturel ordinairement doux, il se mettait cependant en grande fureur lorsqu'on lui refusait quelques liards.

5.e Grotesque de Lyon

Le pauvre Michel.

Air du Gratoire

1

Chacun rit de ma tournure.
De mon air doux comme miel.
De ma grotesque figure
Et dis que je suis sans fiel.
Les enfans, les jeunes filles.
S'amusent de mon humeur
Et j'ai vu femmes gentilles
Rire de moi de bon cœur.

2

En tout lieu je me présente
Et têtu comme un mulet.
Je tends la main, je tourmente
Je saute ou chante un couplet.
Si quelqu'un, enfin me donne
Je pétille de plaisir
Mais comme un fou je raisonne
Si l'on trompe mon desir

3

Ma plus grande jouissance,
Est de boire et de manger.
De payer souvent d'avance
Mon gîte et mon boulanger.
Malgré ma faible cervelle
Je sais qu'il faut de l'argent
Pour remplir ma grande ecuelle.
Mon verre et vivre content.

4

Ennemi de la paresse
Je occupe tous mes instans
Je travaille avec adresse
Lorsque je fais mes rubans.
Je tiens fort à l'existance.
Quoi que vous dise mon air
J'entens, je vois et je pense.
Et mon cœur n'est point de fer.

Par Mancheral Maître Ecrivain tenant bureau d'Ecritures et Cabinet litteraire, Place des Célestins A LYON.

Gravé par Julien. Se vend chez l'auteur Place S.t Nizier, N.o 13 Maison du Grand Balcon. A LYON.

CHANSON
SUR LE BALLON DES BROTTEAUX
1784

(Cette chanson a été reproduite, en 1828, dans *l'Homme de la Roche*, de Cochard et dans la *Revue du Lyonnais*, 1re série, tome VII).

AIR du *Noël de Jean Capon*.

Qu'étai don cela merveilla,
Que raconte Revarchon !
I no baille per novella
Qu'on deit vaire un biau balon.
Pilaustre et so camarade
Devon montau jusqu'u ciu :
Faut fère una promenade
Per vai de no propro ziu.

Ze no bettons in dispinsa
Per allo jusqu'u Brotiau ;

Qu'étian, de compagnie
Montau dedin lo ballon.
Du partère, du segonde,
Du parquet, du supiriau
Tarti criave à la rionde;
Bravo lo novo ziziau!

On aduisi de coronne
De lauri, de sarpolet,
L'intindint que los y donne,
Groppit Pilaustre u collet,
Que voliet per modestie
Sa coronne lo darri,
E que lo sarimonie
Comminci per Mongorfi.

Ca, tartui de compagnie
Furi, itou complimintau
Per la dama Phigénie
Qu'un gognan voliet buclau,
Sin z'in grou monchu Achile
Qui étave son galan
Qui sauva la pouvra fille
Avouai son sabre à la man.

Puis n'après à l'intindince
Où-t-i z'étian invitau

Y furon rimpli liu pinse
Car y n'ayant gin dinau.
Y sopiron, y dinsiron ;
Apré faront se cuchi
Quauque zou après partiron,
E pouai adiu à tartui.

Si quauqun me fa reproche
Que ze n'aye pan tot dit,
Qui s'in aille chieu Laroche
Achetau un bel écrit.
Y zi troverant l'histoire
De celos aërosti,
De biau vars fa à lieu gloire
Par monchu de Vassali.

CHANSON
SUR LES MALHEURS DU TEMPS
1788

(Cette chanson de Révérony a été reproduite dans la *Revue du Lyonnais*, V^e^ série, t. VI).

AIR du *Cantique de l'Enfant prodigue*.

Ah! Bon Dieu, que notron Rey
A grosse ouvre cela fai!
Faudret qu'il eu ben grand emo
Un parfon et fiar n'esprit
Per accorda lo sistemo
De cela tropa d'ecri.

Tot le monde vou lo ben
Me lo fero e lo malin
Car un chacun craint la tochi
Et vodret que son vaisin
Solet payi la Briochi
Et que sai ne payi rin.

Si l'on pou bien reparti
Los liars que nos fau bailli,
Ze feran notron fenaille
Ze besseran in chantan
Et mingeron la polaille
Cinquante dou fai per an.

Si ze povian raconta
A notron Rey ben aima!
Mé ze ne sau pau écrire
Mé, ze n'avais gin d'esprit!
Là, que poriau-ju lui dire :
Lo gros mingeon lo petit.

Y u sa, y a gran tin,
Me lausse-y n'avance rin,
Il a bio rangi la cota,
La fixa égalemint
Son nouvre est mis en ribottes
Per lo saule grapignan.

Comàn porian-ju payi
Los liars que nos faut bailli,
Lo z'ouvri sont sin ressorça
N'y a gin d'ouvre din Lyon
Notron bla reste in revorse
Nutron vin din lo cavon.

Lo traita avouai l'anglais
No z'éreinte cela fai!
No san farci de cotona.
De drap que ne valon gin
De notr' étoffa si bona
Lo dias que n'achetons rin.

Lo gros monchu do Paris,
Qui du Ray e lo mami,
Que l'on dit tan que no z'ame
Faudra qui fasse entention
Que fau rebaillir de l'aimo
Au comarci de Lyon.

Quand celo pouvre novet
N'an gin de liars au gosset,
Y ne payan pas follieta
Y n'an gin de quai mingi.
No perdan notre recetta
Lou grous perdan lieu loyi.

Faudret per lo solagi
Des zintra baissa lo pri,
Nutron vin ne vau l'anna
Que si ving sous, bien sovent
I z'en font bailli d'intra,
Incore mi de doze francs.

De notron Diu, la bonta
Vodra bien no zassista,
Y fara per la gran ouvre
Que se parpare ajord'hi
Que n'y ava gin de pouvres !

Ze vos zu souhaite a tartui !

CHANSON SUR LA BASTILLE

1790

(Cette chanson de Révérony, que nous avons relevée sur un manuscrit de G. Véricel, a été publiée par Péricaud, dans l'*Annuaire du département du Rhône* pour 1833.)

AIR du *Ballon* ou du *Noël de la Vierge.*

Qu'étay don cela gran fêta
Que y avons dans Lyon !
Disave la mare Teta
U compare Mathevon.
Per anima nos querelles
Lo cube dos Jacobins
En réchauffant nos cervelles
Nos fa tos murri de fan.

Si z'on un moment tranquille
Per nos ben revaillis
Y nos montron la Bastille
Qui z'on fa chuti

Grand Diu, o la bella prise
Dix mille hommes en z'un instant
Sen se bouta en chemise
L'on prenu sur le chan.

Les Pennons de notron ville
E la municipalita,
Per biaucoup nos fare rire
Y se son achemina.
Cherchant per tot le Bastilla
Y l'y ont enfin trova
Et per bicqua la Reliqua
Je los ont vu s'avança.

Frinssois Bret, l'inargumeno
S'est tot bettu a pially :
Savy crio qu'en l'inmeno
Y va nos fas tos bolly.
Vitet prenu la parola
Y est monsu lo Président
Que volave joyer son rola
Et fare son important.

Admira cela Bastilla
Criave celi avouca.
Autrefay y étave l'exile

De los aristocrata
A présent que je sons maitro
Je povons nos en moqua
On los bettra à Bicetro
O lieu de lo Bastilla.

Citoyens que l'on offense
En se moquant de vous,
La Bastille qu'on encense
N'est pas digne de vous.
Nos représentants eux-mèmes
Cherchant à nous dominer,
Emploient tous leurs stratagèmes
Pour nous faire égorger.

LE MUSICIEN A LA CENDRILLON.

Ce malheureux était ainsi appelé parce que son air favori était la romance de *Cendrillon*, opéra de Nicolas Isouard, qui fut le grand succès de l'année 1817 à l'Opéra-Comique de Paris.

Le Musicien à la Cendrillon.

Habitans charitables
Ecouter mes couplets
S'ils ne sont pas aimables
C'est qu'ils sont fait sans frais
Mon instrument comique
Pour vous fait carillon
Cette rare musique
Est à la Cendrillon.

Voyez ce bout de canne
Artistement planté
Sur mon tambour cabanne
Que j'ai seul charpenté
Voyez ma plume antique
Racler mon timpanon
Dites que ma musique
Est à la Cendrillon.

Je conviens sans querelle
Qu'il existe par tout
De musique très belle
Mais non d'un si bon goût
Quoi quelle soit rustique
C'est un échantillon
Qu'un homme sans musique
Nomme à la Cendrillon.

Si je vous intéresse
Avec mes instruments
Mon age et ma faiblesse
Ma maigreur mes enfans
Vous m'offrez la replique
Je tiens le picaillon
Plus loin va la musique
Toute à la Cendrillon.

Gravé par Julien, A LYON.

Se vend chez l'Auteur Place St Nizier maison du grand Balcon. N°13.

CHANSON SUR LES MATHEVONS

1794

(Cette chanson attribuée à Révérony, que nous avons relevée sur un manuscrit de G. Véricel, a été publiée assez incorrectement, en 1825, dans le *Siège de Lyon*, de Perenon.)

Air du *Noël de maître Jean Capon.*

L'Univers e la patria
Veni tot per ecotas
Le reci tochan et trista
Qu'à Lyon est arriva.
Una cliqua sin culotta
Per miu dire de pullius
Totan sortant de la crotta
Volian monta jusqu'u Diu.

Les Infans do Robespierre,
Tos celos buveurs de sang
Nos en fe a tos la guerre
Vela ma fey, mai d'un an,
Les filloux equian en place
Per ben nos tiranisis
Y gnanave quo la crasse
Que no faisave soffri.

I fesian los patriotes
Per vola les braves geins,
I si disian san culottes
Per egorgi lors pareins ;
I n'epargnavons personna
E volavon s'enrichi
Y suivavon la marotta
Per no fere tos peri.

Y metavon los séquestros
A tos los grous magazins
Per prendre plus a los aisos
D'inventaire il n'avons gin
La nuit à la grossa bruna
Y venavon arpilli
Los gardiens avouai los fuma
Portavon à plein tabli.

De matelas, de covertes
Lors lits en son bien garnis,
D'argenterie, de dentelles
De linge et de beaux abbis
Y en pris à drèt à gauche
Portefeuilles et assignats
Mais viendra la guillotine
Qui tretous les rangeras.

U Brotiaux din les oberges
Y en avave que per eux
Y se soulave à l'aise
U dépans du malheureu.
Celos maudits commissaires
Avouai lors bonnets de piau
Chacun dedeins sa misère
Cregnave celos borrios.

Sortan de faire ripaille,
Ils allavons à la cession
Cela tropa de canaille
Vos parlavons d'un haut ton
Quoque fois qu'un misérable
Avave besoin de pan.
Vos veni per una carte
Vos repasseri deman.

Celos mâtins de clubistes
Nos tretavons duramin !
Los pauvres comme los riches,
Y n'en épargnavon gin !
Avouai un air téméraire :
« Qu'as-tu fais per la nation
Dénonce vite ton père
Ou je te flanquon en prison. »

Jusqu'à la fin du monde
Non ! Personna ne craira
Qu'une quantité de monstres
De brigands, de célérats,
Colos, Couthon, et bien d'otres
Voulavons péri Lyon
Tot en fesant los apôtres,
I nous coulassons a fond.

L'un fesave les affiches
Et l'otre allave prechi.
Qui ne faille gin de riche
Eux volavons s'enrichi.
Les gens d'esprit, bonna teta
Per eux, étavons de tro
I avio juré leur perto,
I los égorgerons tos.

Grace a la providence
Notron bons représentants,
Venons de sauva la France
En détruisant los tirans.
I n'en manquo pas eincore
I sont tretous bien connus,
I est certain que ço drôles
Aran lo cou dépendu.

*

CHANSON DE LA COUZONNAISE

1796

(Nous devons le texte de cette chanson, dont on ne connaît pas l'auteur, à l'obligeance d'un des plus aimables érudits lyonnais, M. P.).

Bevin on cou, bevin-z-in dou,
Et dzamé tra neu-z-an fa pou,
On cou n'arrouzé qu'ina brasa,
Pé bin bare à la Cozenaza.
E fò repequò, mon patron,
Te né sa pò bar' a repetechon,
Mon pour'ami, passo per vaza!

D'zomeu leu vin quan il é bon,
D'zomeu le boyes sin façon,
Dza toudzeur omo lé fumèle!
Mé n'omeu po ché solé bélé
Que vo fejan de coin dé ju.
Dépi leur dzeur qu'élé m'ayan mordu,
Dze n'ouzeu plu m'approtsi d'élé.

Dzan bin quoque boye à Cozon
Que n'an po movèze façon,
Mé lé bogres son déficilé
Surteu quan lé van su lé-z-ilé.
Lu-z-y fò de peté monchu,
E y é prequa on ne lé morié plu
E qu'à Sorman, Cozon défilé.

Cozon, Sorman, on dzeur vindra
Que teu pé la man se tindra,
Dzé son dja tiu quesin, quesené,
Tsoquon fa bin peto sé mené.
Nion ni tiré sa pudr' en l'air.
Rin qu'à Cozon y é-t-on vra por de mer,
E y a bin dja tra vin sapené.

Bevin on cou, malacardi !
Dé pou de prindré la pépi ;
Leu gozi vin cominci à me couare,
Leu vin teria, é fò leu bàré
Dzomeu quan i mè djon : « Poïu,
Fotu gorman, bogreu de còssà piu,
Tin te bien, bogreu, té vé tsàre ! »

Parlò mé de la Dzòneton,
La boye à Noyé Ratadon ;

E y é de Cozon qu'el é chorta ;
On a dzamé vu Sarmagnòta
Se dròla ni se degadja,
Y é-t-on plàsi de li va prindre on ca,
E pouâ de li vâ baï vota.

E fò la va din on colèr,
Du pié, de la man é du bé
Com' élé sa vò féré riré !
E y é de sa gran qu'élé tiré ;
El a, vrâ, d'émeu comé tra ;
Sin li parlo, rin qu'en guignan leu dâ
La bogra sâ de quâ qu'é viré.

Ne suidé pô leu gran tsemin,
Que teu leu mondèu va é vin :
Tan di pié y fan de patròïe !
Vò mieu évito la bassôie,
E prindre on peté violé :
E y é iqué qué leu roussignolé
Va se catsi quan i gazôie.

Malacàrdi ! vouadi dou plin !
Voz-z-y a dit, dz'omeu leu vin,
Leu bon vin, leur petité tôssé,
Bàre a peté cou i délossi

On y refa à son plàzi ;
De bàr' on cou quan on a leu làzi
Que fa de bien per on qu'é passé.

Vo moquo pò du païzan,
Surteu quan il an lu caban ;
I fan honneur a la parrôtze.
Dze ne trainon pò tin carrotze ;
Dz'an quozi tin de tombério.
E gna que quoqué pourreu grenerio
Que né trainon que la galotze.

Y e din on mô comé din cin
Dzé né son pò dé-z-inocin ;
Dzé fan de yor de netré piré
Grou monchu, vo poï n'in riré
N'tré piri fan v'tre mazon,
Dzi poïon dir' avoua quoque râzon
Qué Lyon chor de n'tri périré.

Malacardi ! y é prou tsanto,
Y neu fô bâr' à la santò
Dé n'tré blondé, de n'tré naré.
Si quoque cou leu vin fà tsàre,
Y vo fà sovin téni drà.
Entre dou vin, dz'si contin comé trà ;
Vouadi toudzeu, le Cozenaré.

CHANSON DE MAI

1800?

(Cette chanson a été publiée, en 1846, dans la « Collection des Bibliophiles lyonnais ».)

Al est, al est passo çu vilain tian de brima;
Lo printian est venu, lo mondo se fa biau.
Lo solaï va craïssant choque jor à la prima,
Plantons, plantons lo mai, vaiquia lo renoviau.

Le-z-aigue dejalli corons par la prorie
Din lo boïsson fluri chantonne lo coucou;
La natura pertot se montre rajunie;
Din lo boïs on intint piolou lo rossignou.

Los champs qu'equiant muets ont reprai lou parola;
Tot chante à l'unisson la cigola et l'isiau,
So le tioule nichia la volagi randolla;
L'aluetta din l'air, din son trou lo moniau.

Lo merlo siffle illo, et din la grand bruiri,
Dijà l'avigli mode à la quaita dou mier;
O dirit que din l'air, una granda preïri
S'élève de la terra et remontaïn u cier.

Un doux vint folliaret fa jarmo lo verdura
Son sofflo animo tot, le mondo se fa biau
A l'homo de chanto l'hymno de la natura
Plantons, plantons lo mai, vaiquia le renoviau.

TABLE DES MATIÈRES

Planche I. La marchande d'aiguilles..... frontisp.

Notice sur les Noëls et Chansons en patois lyonnais au XVIIIe siècle..... 7

Planche II. Le Père Thomas.

Le Noël de Jean Capon (1700?)..... 37
La Chanson sur les Bains en Saône (1740)..... 40

Planche III. J.-Bte Julien dit Mirabeau.

Le Noël satirique (1741)..... 45
La Chanson des taffetaquiers (1744)..... 63

Planche IV. Le marchand d'encre.

Le Noël du Satinaire (1750?)..... 69
Le Noël de Maty (1751?)..... 72
La Chanson sur le mariage du comte d'Artois (1773). 74

Planche V. Le pauvre Michel.

La Chanson sur le Ballon des Brotteaux (1784)... 79
La Chanson sur les Malheurs du Temps (1788)... 84
La Chanson sur la Bastille (1790)..... 88

Planche VI. Le Musicien à la Cendrillon.

La Chanson sur les Mathevons (1794)..... 93
La Chanson de la Couzonnaise (1796)..... 98
La Chanson de mai (1800?)..... 102

Table des Matières.

IMP. PROTAT FRÈRES, MACON

PC
3108
L4

Leroudier, E.
Noëls et chansons

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY